

Patrick Rebierre.

Une journée de repos.

Julie.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-1840-3

© Patrick REBIERRE.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

HISTOIRE.

De l'autre côté, à l'autre bout de l'appartement, le bruit sourd du bélier qu'utilise la police pour enfoncer les portes résonna dans tout l'immeuble.

Julie pensa que le type allait passer un bon bout de temps à défoncer la porte d'entrée, qui avait été classée anti-effraction quand Julie avait réceptionné le titre de propriété, chez le notaire, trois ans avant que n'arrive cet épisode dans sa vie. Julie, sur les sages conseils et la bourse plus qu'avantageuse de son père, avait acheté cet appartement situé à deux pas (cinq petites minutes à pied) du quartier Lamarck-Caulaincourt ; le choix d'un autre Montmartre, vivant et familial, assez loin de l'agitation touristique.

Julie regarda Luciano...

Avant de prendre un élan de quelques mètres sur le balcon du 5^e étage, il la salua d'un « *Ciao cara!* » (au revoir ma chérie) et, tel un chat, il franchissait d'un bond les deux mètres qui le séparaient du balcon de l'immeuble d'à côté où, cassant une fenêtre, il pénétra.

« *Ciao cara !* » Se peut-il que cet infâme mec pensât à revenir la voir plus tard ?

C'est la question que se posait encore Julie quand elle courut ouvrir la porte d'entrée avant que celle-ci et peut-être le mur n'aterrissent au milieu de son corridor, créant un trou béant.

– « J'arrive, Francesca ! Arrêtez de frapper sur cette pauvre porte ! Le type est parti ! »

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre pendant qu'une dizaine de poulets en uniforme couraient dans tout l'appartement pour attraper celui qui l'avait séquestrée toute la journée.

C'est alors que Julien, le commandant de police du 13^e arrondissement où elle avait été auditionnée comme témoin, prévenu par ses collègues du 18^e, fit soudain irruption dans le salon...

– « Il est passé où, ce salopard ?

– Il est parti, commandant Langlois », lui dit Julie, ne voulant pas le nommé par son prénom devant l'autre officier, qui aurait sûrement deviné que l'audition de la veille avait dû se prolonger jusqu'à tard dans la nuit.

Mais miss Francesca, cette dévouée employée de la bibliothèque-librairie où Julie était la directrice et donc sa patronne, eut de suite l'intuition que le commandant Langlois avait dû avoir un autre comportement avec son témoin de l'agression au Raton Buveur 24 heures plus tôt. D'autant plus que les deux femmes, en dehors du travail, se connaissaient intimement et qu'au moindre trémolo dans la voix ou au moindre changement dans

l'attitude de l'une ou de l'autre femme, un léger doute s'installait sur la réalité des choses.

C'est pourquoi, lorsque Julie prononça le nom de l'officier de police, Francesca sentit poindre ce doute et une pichenette de jalousie auréola son être.

Ayant montré aux flics la voie qu'avait empruntée le vil jeune homme qui l'avait séquestrée toute la journée, Julie retourna dans le salon et s'éroula sur le canapé...

Pendant que l'officier, le capitaine du commissariat du 18^e arrondissement restait auprès d'elle pour savoir ce qu'il s'était passé dans son appartement au cours de la journée, ses collègues courraient vers l'immeuble voisin pour tenter d'intercepter l'homme qui venait de s'échapper en sautant sur le balcon d'à côté...

Le temps de descendre les cinq étages et de pénétrer dans l'immeuble adjacent, cela permit indubitablement à l'individu de disparaître et c'est essoufflés que le commandant du 13^e et un collègue du 18^e revinrent à l'appartement pour annoncer qu'ils l'avaient perdu.

Plouf! Plouf! Cette deuxième journée de « merde » était pire que la précédente et Julie se demanda ce que lui réservait la prochaine...

Depuis la cuisine, Francesca, qui s'était assurée que Julie reprenait des couleurs et que son stress s'atténuait, demanda au capitaine s'il désirait un café.

– « Volontiers ! Avec grand plaisir ! répondit celui-ci, alors qu'il interrogeait déjà Julie.

– Moi aussi, j'en prendrai bien un petit... café ! intervint l'autre officier qui, à bout de souffle, venait de

regrimper les 70 marches de la cage d'escalier du 69 de la rue Labat.

– Francesca ! J'ai, ici, l'occasion de te présenter le commandant Langlois. Le policier qui m'a auditionnée, hier au soir, sur le drame qui est arrivé en milieu de journée au restaurant où nous allons souvent. Enfin, presque tous les jours de la semaine.

– Enchantée, monsieur l'officier de police ! lui dit Francesca en ajoutant une autre tasse sous les becs de la machine à café.

– Appelez-moi Claude, jeune fille ! lui dit le flic.

– Très bien, Claude ! Cappuccino... normal, votre café ? lui demanda Francesca.

– Allongé, s'il vous plaît ! »

C'est ainsi que quatre mugs vinrent à être posés sur la table basse du petit salon où Julie, assise au fond du canapé, reprenait vraiment des couleurs et une certaine assurance en répondant aux questions incommodes que lui posait l'officier de police, celui du commissariat du 18^e arrondissement.

Cependant, elle se sentit gênée lorsqu'elle remarqua que sa tenue vestimentaire, qui se résumait à un simple dénudé, faisait loucher le flic vers ses formes féminines. Un déshabillé en soie dont le tissu transparent dévoilait son corps immaculé de rousse et jusqu'à son intimité...

Francesca disparut deux minutes et revint avec une robe de chambre, que Julie enfila.

Sitôt habillée convenablement, Julie se dirigea vers le petit bar du salon pour sortir la bouteille de cognac et